

Brommer (Frank). *Die Skulpturen der Parthenon-Giebel*

L. Lacroix

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Lacroix L. Brommer (Frank). *Die Skulpturen der Parthenon-Giebel*. In: Revue belge de philologie et d'histoire, tome 43, fasc. 1, 1965. pp. 101-104;

[https://www.persee.fr/doc/rbph\\_0035-0818\\_1965\\_num\\_43\\_1\\_2566\\_t1\\_0101\\_0000\\_2](https://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_1965_num_43_1_2566_t1_0101_0000_2)

---

Fichier pdf généré le 13/04/2018

férer à Ch. Saumagne, « Tertullien et l'i.N. », *Theologische Zeitschrift* 17 (1961), pp. 334-355 ; celui-ci me semble-t-il a bien montré que ce terme un peu inattendu d'*institutum* était chez Tertullien un écho probable de Suétone. A propos d'Hippolyte de Rome, K. Baus maintient contre P. Nautin l'unité du personnage reconstitué par les hypothèses modernes, identifiant celui de la fameuse statue (aujourd'hui à l'entrée de la Bibliothèque Vaticane) à l'auteur des *Philosophoumena* et à celui de la *Chronique*, du *Commentaire sur Daniel*, etc... Sur la question non moins *uexata* de la « conversion » de Constantin l'exposé redouble de prudence mais, bien au courant des discussions passionnées soulevées autour de ce problème, il n'hésite pas cependant à prendre fermement position et j'avoue que dans la plupart des cas son choix m'apparaît raisonnable, qu'il s'agisse d'interpréter le texte de Lactance sur la vision du pont Miluius : qu'on le veuille ou non, le texte tel qu'il nous est transmis décrit la croix monogrammatique et non le monogramme constantinien (voir ma note à ce sujet dans les *Mélanges Et. Gilson*, Paris 1959, pp. 403-410), ou du développement ultérieur de la légende : l'auteur a raison d'écarter la prétendue vision païenne de 310 (prétendre extraire d'un panégyrique, et qui plus est d'une prosopopée lyrique, un témoignage d'ordre événementiel est une opération extrêmement criticable au point de vue de la stricte logique de l'histoire), mais peut-être est-ce trop faire confiance à cet autre panégyrique qu'est la *Vita Constantini* que de supposer qu'elle fait effectivement état de confidences tardives de Constantin lui-même.

L'introduction générale pose le problème de ce que doit être pour l'historien d'aujourd'hui une véritable histoire de l'Église : loin de se limiter à la seule politique ecclésiastique elle doit refléter dans sa réalité institutionnelle, sociologique et spirituelle, le développement de la vie chrétienne aux diverses époques. On trouvera bien ici quelques chapitres qui esquissent une telle amplification : ceux qui traitent de la liturgie, de l'apparition de l'art chrétien (prudemment datée du III<sup>e</sup> s.), de la vie religieuse, du martyr comme idéal, de la virginité consacrée, des mœurs chrétiennes, du mariage, de la famille, de la charité... Mais naturellement pour ces trois premiers siècles, le manque de sources oblige le récit à se concentrer sur les institutions, la littérature, le développement dogmatique et les hérésies ; nul doute que les volumes ultérieurs de la série pourront davantage répondre à ce vœu d'une histoire non plus simplement ecclésiastique mais véritablement religieuse, élargie en compréhension et en profondeur. — Henri Irénée MARROU.

**Brommer (Frank).** *Die Skulpturen der Parthenon-Giebel.* Mayence, Ph. von Zabern, 1963 ; 2 vol. in-8° de xi-180 pp., 15 fig., 152 pll.

Les frontons du Parthénon comptent parmi les œuvres les plus célèbres de l'art grec, mais le destin ne les a pas épargnés et l'on est bien obligé de dire qu'ils nous sont assez mal connus. Au fronton est, la partie centrale a disparu lorsque le Parthénon a été transformé en église. Le dégât est irréparable et les documents dont nous disposons ne nous permettent pas de

comblent cette lacune. Pour le fronton ouest, nous avons, il est vrai, des dessins exécutés en 1674 par Carrey, mais depuis lors la plupart des figures ont été gravement mutilées. Il convient d'ajouter que les fragments de ce prestigieux décor sont aujourd'hui dispersés. Une partie de ces fragments a été transportée à Londres et se trouve au British Museum, une autre partie est actuellement conservée au musée de l'Acropole. Seules deux statues, que l'on désigne habituellement sous les noms de Cécrops et Pandrose, n'ont pas quitté le fronton ouest.

La tâche de l'archéologue se trouve ainsi singulièrement compliquée. Pour remédier à cette situation, il importait de dresser un inventaire de toutes les sculptures et de tous les fragments de sculptures provenant des frontons du Parthénon. Fr. Brommer s'est acquitté de cette tâche d'une manière exemplaire et il a constitué un dossier archéologique qui rendra les plus grands services. On y trouvera pour chaque œuvre, sous une rubrique spéciale, la bibliographie, les dimensions, la liste des fragments qui proviennent de cette sculpture ou que l'on a tenté de lui restituer, des indications sur la place assignée à la sculpture dans la composition du fronton et des renseignements sur un certain nombre de particularités techniques. Enfin, l'auteur a recueilli les opinions émises par divers savants sur le style de la statue et sur l'artiste auquel il conviendrait d'en attribuer l'exécution.

Cette première partie est accompagnée d'une abondante illustration qui permet de considérer l'œuvre sous ses différents aspects. On aura souvent le plaisir d'y faire de véritables découvertes. Notons, par exemple, deux excellentes photographies du torse d'Héphaïstos provenant du fronton est. Comme le fait observer Fr. Brommer (p. 15), ce torse, qui n'est pas reproduit dans le dessin de Carrey et qui depuis la guerre était remisé dans les magasins du musée de l'Acropole, compte parmi les sculptures les moins connues. On pourra maintenant l'examiner tout à loisir et en apprécier les mérites malgré les mutilations qu'il a subies et l'état dans lequel il nous est parvenu.

On dispose ainsi d'une abondante documentation qui pourra servir de point de départ à de nouvelles recherches. Fr. Brommer a dressé en outre une série de catalogues où sont repris tous les fragments qui ont été mis en rapport avec les sculptures des frontons du Parthénon. Cette première partie comprend aussi des listes de copies, de reproductions et de reconstitutions. Plusieurs statues du fronton ouest nous sont connues par des copies qui proviennent d'Éleusis et de l'agora d'Athènes. Il est évidemment regrettable que nous ne possédions aucun document du même genre pour la partie centrale du fronton est. Le puteal de Madrid, que l'on invoque habituellement dans les essais de reconstitution, ne nous offre que des indications incertaines, difficiles à interpréter.

Passant de l'analyse à la synthèse, Fr. Brommer a tenté, dans la seconde partie de son ouvrage, de prendre position sur tous les problèmes essentiels : limites chronologiques, intervention de différents maîtres, programme de travail, interprétation des sujets traités et identification des personnages.

La tradition antique est essentiellement constituée par un texte de Pausanias et par les indications que l'on a pu recueillir dans les comptes du Parthénon. Ce sont là des témoignages essentiels, mais ils laissent sans réponse la plupart des questions qui retiennent depuis si longtemps l'attention des archéologues. Nous ne savons rien des artistes qui ont collaboré à une œuvre aussi importante. On a tenté de discerner la personnalité de différents maîtres, mais on se fonde sur des jugements subjectifs et, comme le fait observer Fr. Brommer (p. 132), il règne à ce sujet le plus profond désaccord. Il est tout aussi malaisé de discerner dans quel ordre les frontons furent exécutés au cours de la période comprise entre 438 et 432. En ce qui concerne le programme de travail, Fr. Brommer pense que l'on a dû se contenter d'un projet qui indiquait les grandes lignes de l'ouvrage, mais qui laissait aux sculpteurs une grande liberté d'interprétation.

La question la plus débattue est évidemment l'identification des personnages groupés dans les deux frontons. Nous connaissons les sujets grâce au témoignage de Pausanias : naissance d'Athéna au fronton est, dispute d'Athéna et de Poseidon au fronton ouest. Mais comment identifier les autres divinités ? Ici encore, on peut constater de grandes divergences dans les essais d'interprétation. Fr. Brommer a recueilli soigneusement les opinions émises par ses prédécesseurs, mais en notant les incertitudes que comportent certaines des identifications proposées (pour le groupe de Déméter et Koré du fronton est, voir p. 152).

Dans la composition du fronton est, un des traits les plus remarquables est la présence, aux angles du fronton, des chars d'Hélios et de Séléné. J. Marcadé avait cru pouvoir identifier la tête d'Hélios et il a exposé les résultats de ses enquêtes dans une série d'articles : *Bull. de corr. hellén.*, 80 (1956), p. 161 ss. ; 81 (1957), p. 76 ss. ; *Mon. Piot*, 50 (1958), p. 11 ss. Les trous de fixation forés dans la partie de la tête qui est conservée au musée de l'Acropole (Acr. 2381) pouvaient s'expliquer par l'existence d'une couronne de rayons et les raccords exécutés à l'aide de moulages apportaient une confirmation que l'on pouvait estimer décisive. Une interprétation fondée sur des arguments aussi sérieux méritait à coup sûr d'être examinée attentivement et l'on est surpris de voir que Fr. Brommer se borne à la repousser (p. 3 et p. 92). Quant à Séléné, J. Marcadé avait proposé de lui attribuer la tête du musée de l'Acropole n° 935. Étant donné l'état du document et l'absence de raccord matériel, l'hypothèse avait été présentée prudemment, avec les réserves qui s'imposent (voir *Bull. de corr. hellén.*, 81, 1957, p. 82). On a sans doute le droit de ne pas accepter la suggestion de J. Marcadé, mais n'est-il pas exagéré de dire qu'elle est « tout à fait invraisemblable » (« ausserordentlich unwahrscheinlich », p. 22 ; voir aussi p. 65, où l'on renverra à la pl. 133, au lieu de pl. 134 ; 135) ?

Comme on pouvait aisément s'en douter, tous les problèmes sont loin d'avoir été résolus et les frontons du Parthénon continueront à retenir l'attention des archéologues. Mais nous disposons maintenant d'un matériel d'étude qui

facilitera la tâche des chercheurs. Peut-être le livre de Fr. Brommer conduira-t-il à de nouvelles découvertes, mais nous pouvons affirmer dès à présent qu'il nous permettra de mieux connaître et de mieux apprécier quelques-uns des chefs-d'œuvre où s'affirme l'étonnante maîtrise d'un art parvenu à son plein épanouissement. — L. LACROIX.

*Leptis Magna*. Présentation de **R. Bianchi Bandinelli**, texte de **G. Caputo** et **E. Vergara Caffarelli**. Rome, Mondadori, 1963 ; un vol. in-4° de 128 pp., 252 figg. et plans.

Depuis la parution, il y a une quarantaine d'années, de la monographie de P. Romanelli, *Leptis Magna*, Rome, 1925, le progrès des fouilles rendait nécessaire une nouvelle mise au point. L'élégant volume qui nous est offert est une œuvre collective que le regretté E. Vergara Caffarelli n'a pas eu la joie de mener à terme. La compétence des archéologues qui ont pieusement continué cette entreprise, R. Bianchi Bandinelli, professeur d'archéologie et d'histoire de l'art grec et romain à l'Université de Rome, et G. Caputo, spécialiste bien connu de la Cyrénaïque et de la Tripolitaine antiques, directeur des Antiquités d'Étrurie, nous vaut un exposé d'ensemble très dense, qui est plus qu'une présentation, et une description des monuments claire et précise.

D'emblée la beauté des photographies s'impose au lecteur. Elles sont dues à F. Clerici, architecte, critique d'art et peintre, qui sait montrer l'architecture et les statues antiques sous des angles insolites, avec un parti-pris décidé de raffinement, voire d'esthétisme. Il nous révèle les Antiquités de Leptis dans une interprétation savamment concertée. On se prend à imaginer le charme différent que recèle une vision plus banale, celle du visiteur averti. Mais c'est peut-être renchéris en subtilité ?

R. Bianchi Bandinelli esquisse d'abord l'histoire de la cité, fertile en métamorphoses. Il se trouve que la pauvre base byzantine qui accueillait les navires en difficulté au VI<sup>e</sup> et dans la première moitié du VII<sup>e</sup> siècle recouvre le forum ancien, lui-même édifié sur la ville punique de modeste superficie qui existait depuis au moins 500 avant J.C. Ainsi la ville en sa sénilité s'est contractée à l'endroit même qui avait été son berceau. C'est dire la difficulté des fouilles que mène actuellement dans ce secteur l'Université de Philadelphie. Malgré les trouvailles de céramique corinthienne d'environ 600 av. J.C., certains points restent obscurs. Leptis existait-elle en tant que ville avant que Dorieus ne tentât de fonder un peu plus à l'Est, à la fin du VI<sup>e</sup> siècle av. J.C., une colonie grecque ? On aimerait aussi pouvoir préciser la nature des premiers rapports de Leptis avec Carthage, qui intervint contre Dorieus.

Leptis allait connaître un considérable développement sous le Haut-Empire. Débordant largement le noyau primitif, la ville s'étend dès lors selon une orientation différente, avec un décalage de 20° vers l'Ouest. Elle atteint son apogée à l'époque des Sévères, dynastie issue de ses murs. Si l'amphi-